

In Memoriam

Raoul Girardet (1917-2013)



Raoul Girardet nous a quittés le 18 septembre dernier, à l'âge de 96 ans. Les journaux en ont fait état de manière uniformément élogieuse, rappelant l'Aspirant de 1940, le résistant, l'universitaire brillant spécialiste des idées et mythes politiques, l'homme engagé et prêt à payer le prix de ses convictions, mais – chose plus rare – capable de susciter l'admiration morale de ses collègues engagés à l'autre bord : Marc Ferro parle dans *Le Monde* (24 septembre 2013) d'"un être de cristal", "tout à fait droit", d'une remarquable honnêteté intellectuelle.

Ce que la presse n'a pas dit, c'est que Raoul Girardet était cher à tous ceux qui réfléchissent aux questions militaires. Nombre d'entre eux, dans la génération qui arrive aujourd'hui en fin de carrière, y ont pris goût, à un âge encore tendre, en suivant son cours sur les "Problèmes généraux de la défense nationale" à Sciences Po Paris, là où il avait fait presque toute sa carrière. On peut même le considérer, lui qui était historien, comme le père de la sociologie militaire en France. Il avait consacré sa thèse d'État à la société militaire française après 1815, et en avait tiré en 1953 un ouvrage vite épuisé, que la bibliothèque de Sciences Po (qui n'en avait qu'un exemplaire délabré, entouré d'un élastique) traitait comme un livre précieux et qu'elle ne prêtait qu'en s'entourant de garanties draconiennes. Cet ouvrage fondateur, que les spécialistes recherchaient fébrilement chez les bouquinistes de Paris ou d'Amsterdam, ne sera finalement réédité, avec un complément pour la période écoulée depuis lors, qu'en 1998 à la Librairie Académique Perrin.

Un pas décisif fut franchi lorsqu'en liaison avec une commission de l'École de Guerre, il lança en 1959-60, une étude collective associant officiers, universitaires et hauts fonctionnaires civils, sur *La Crise militaire française, 1945-1962*, titre du volume qui en sortit, publié chez Armand Colin au titre des Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques. De là devait naître, en tant que laboratoire de l'IEP, le Centre de Sociologie de la Défense Nationale, dont la direction fut confiée à un jeune chargé de recherche au CNRS, Jean-Pierre Thomas. Le maître ne détestait pas rendre visite de temps à autre aux quelques chercheurs qui s'y affairaient.

Ses liens avec les armées se poursuivront lorsqu'il accepta de faire le voyage de Coëtquidan toutes les semaines pendant quelques années pour faire cours aux saint-cyriens et appuyer la réforme des études de 1982 qui en renforçait la dimension académique – idée qu'il avait toujours soutenue, lui qui rappelait à qui voulait l'entendre que les désastres militaires français avaient toujours suivi des périodes où le corps des officiers avait laissé la chose intellectuelle à d'autres. Ce fut encore le cas quand, en 1993, le ministre lui demanda

de constituer autour de lui une équipe d'universitaires et de chercheurs (dont j'eus l'honneur de faire partie) pour enseigner au tout nouveau Collège Interarmées de Défense. Il ne s'épanchait guère, mais on peut imaginer combien il fut ulcéré par la mauvaise manière qui lui fut faite lorsqu'on apprit, au dessert du repas qui clôturait l'année 1994-1995, qu'à la sienne se substituerait une nouvelle équipe à la rentrée suivante, sans autre forme de procès.

On se souviendra d'un grand esprit sobre et modeste, de sa belle chevelure argentée que démentait un air d'éternelle jeunesse, d'une présence forte née du contraste entre une petite taille et une stature morale évidente, des ouvrages désormais classiques qu'il laisse derrière lui – et de tout ce que lui doit le champ des études militaires. *Requiem in pace.*

Bernard Boëne